P. P.
1000 Lausanne 18

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

147

29 juin 2013
paraît quatre à six fois par an
vingt-sixième année

«Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Monde du livre et des boîtes de petits pois

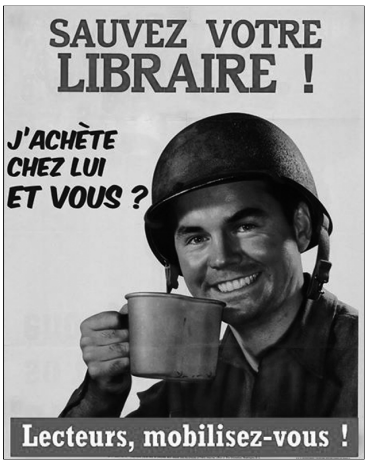
Pick & Pack vont en galère; ils se font réduire la tête

Ce qui donne du plaisir, avec la Toile, c'est que nous sommes bien paisibles devant notre écran: le monde s'y étale tout lisse, coloré et lumineux; le commerce y trône en toute innocence, exhibant sans vergogne ses rabais, aguichant avec ses bonnes affaires à saisir – le trottoir remonte les fils optiques, on racole dans nos logis.

Mais l'écran cache autant qu'il montre.

Renonçant au plaisir de rendre visite à votre libraire, vous commandez un livre chez Amazon et vous le recevez à domicile. Que se passe-t-il entre-temps?

Jean-Baptiste Malet s'est *«infiltré»* chez Amazon, à la façon de Günter Wallraff dans *Têtes de Turc* (1), pour découvrir ce qui se cache derrière la devise de l'entreprise: *«Work hard. Have fun. Make history.»*



«Ca», c'est pas joyeux

L'infiltration est la seule possibilité d'enquêter sur Amazon, l'accès à ses locaux est fermé aux journalistes et ses employés ont l'interdiction de divulguer quoi que ce soit à son sujet aux médias ou au public, au mépris du droit du travail. Cette interdiction terrorise même les délégués CGT qui n'oseront pas parler à la *«taupe»* – Amazon est *«très hostile aux syndicats»* et il s'avère risqué de prêter le flanc, la direction n'attendant qu'un prétexte pour licencier les délégués (2).

Profitant éhontément de la pénurie de travail ambiante, Amazon soigne sa procédure d'embauche pour les intérimaires, sélectionne les plus motivés et les plus résistants physiquement, leur fait miroiter un possible contrat de durée indéterminée tout en les avertissant de la pénibilité du travail. Tous les candidats s'appliquent pour être embauchés: *«En ce moment, Amazon, y'a que ça.»*

Et *«ça»*, c'est pas joyeux…

Dès le parking d'Amazon-Montélimar, c'est l'enfer organisé – ou l'organisation infernale. La recruteuse: *«Vous devez impérativement vous garer en marche arrière. Si vous êtes mal garé, que vous mordez une ligne blanche, vous avez un premier avertissement de la sécurité. La deuxième fois c'est la fourrière.»*

Ensuite, *pickeurs* (préparateurs) et *packeurs* (emballeurs) pénètrent dans l'entrepôt, timbrent. Les *pickeurs* (Malet en est un), se munissent d'un *scan* et scannent eux-mêmes leur badge derechef: métamorphosés en objets, ils sont désormais sous la surveillance constante de leurs chefs, par la grâce d'une puce GPS. Poussant un chariot, ils partent alors pour une course de huit heures dans d'interminables allées, pendant la-

(Suite en page 3)

La vie de la langue

Sémantique du quotidien

Prospectus Aldi, mai 2013

Restaurant Le Baron Tavernier, Chexbres (VD), 17 mai 2013

Nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2013

«…l'occasion aussi, pour Sergei Lavrov, le ministre russe des Affaires étrangères, de rappeler l'importance de la Genève internationale comme plate-forme diplomatique, l'importance de la Suisse et de son travail de lutte contre l'humanité…»

Christian Favre, ennemi public n° 1, supra RTS-La Première, 11 avril 2013, vers 12h40

«Doris Leuthard a pris son aéropage blindé, donc ses collaborateurs personnels et son secrétaire général, avec elle lorsqu'elle a quitté l'Économie.»

Christophe Darbellay, président du PDC suisse, supra RTS-La Première, 25 avril 2013, vers 7h30

«En tout cas, si je compare aux deux législatures précédentes, il n'y a pas de point de comparaison.»

Christophe Darbellay, président du PDC suisse, supra RTS-La Première, 25 avril 2013, vers 7h30

«– La chanson qui vous trotte dans la tête ? – L'ouverture de la Traviata de Giuseppe Verdi, qui ne trotte pas dans la tête, mais m'habite.»

Thierry Grosjean, conseiller d'État à Neuchâtel, in *Le Courrier neuchâtelois*, 3 avril 2013

«Une ferme laitière peut couler si elle ne peut plus livrer de lait.»

Dominique Savary, président de la Fédération suisse d'élevage Holstein, in *La Liberté*, 4 avril 2013

«Nous consacrons plus de la moitié de notre temps à mettre derrière nous les problèmes issus du passé.»

Axel Weber, président du conseil d'administration d'UBS, in *Le Temps*, 18 mai 2013

«Cette proposition recueille l'unanimité des avis favorables.»

Jean-Luc Chollet, rapporteur de commission auprès du Conseil communal de Lausanne, 17 avril 2013

«La décision de se faire enlever ses deux seins, pour prévenir la maladie, est à double tranchant.»

Christine Savioz, journaliste, in *Le Nouvelliste*, 24 mai 2013

«Je constate qu'on cède toujours avec le couteau sous la gorge et le poignard dans le dos, et ça, ça me fait mal au ventre.»

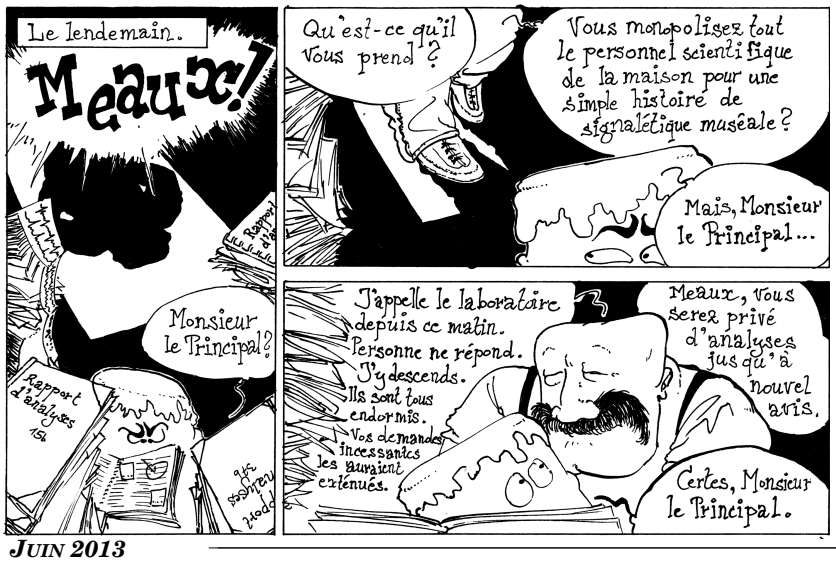
Micheline Calmy-Rey, ancienne conseillère fédérale, supra RTS-La Première, 4 juin 2013

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 125 1000 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Facebook: La-Distinction

Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
lA broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Alain Freudiger
Mireille Mathier
Gil Meyer
Henry Meyer
André Normand
Claude Pahud
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Cédric Suillot
Igor Texte
Marcelin Switch

Est-ce possible? Saison une – épisode trois **par Charles Chopin**



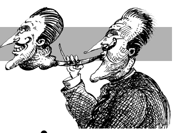
Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué! Frs 25.– par an, c'est donné!

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30, MA-ME-VE 9h-18h30, JE 10h-18h30, SA 10h-17h00
Librairie Basta! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne,
Tél./fax/rép.: 691 39 37 / E-mail: dorigny@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU-ME 9h-17h, JE 10h30-17h, VE 9h-16h00

Persiflage



Saut à l'ecclésiastique

Chères Concitoyennes, chers Concitoyens,

J'ai été nommé par le Conseil d'État préfet de ce district rural et je vous remercie de vous être déplacés si nombreux à la grande salle du chef-lieu pour m'accueillir *(Un ricanement: C'est parce que les boissons sont offertes)*. Je regrette de quitter la capitale où j'étais professeur à la faculté des sciences sociales et politiques. Mais je reviens tout de même dans ma région natale avec un certain plaisir pour faire mon devoir *(Quelques froncements de sourcils)*. Ainsi je serai plus proche de mes parents que j'aime et qui m'ont encouragé à suivre une vocation qui aurait dû me permettre de devenir le meilleur spécialiste dans mon domaine. Je suis sûr que vous saurez transmettre un peu de votre simplicité à l'érudit que je suis, et que je pourrai rapidement m'adresser à vous comme à des amis. Mais je trahirais ma mission de représentant d'un État soucieux du bien-être de ses citoyens si je ne vous prenais pas tout de suite paternellement par la main pour vous mettre sur le droit chemin *(Une voix: Pédophile!)*. Car je vous le dis en vérité, si vous reconnaissez mon autorité, vous accepterez plus facilement des solutions qui peuvent, à cause de votre ignorance bien légitime des grandes lignes de la politique cantonale, vous paraître contraire à la raison *(L'instituteur se lève et s'en va)*.

Voici donc les quatre engagements que je vous incite à prendre prochainement pour votre bien et celui de la région.

• Profitez pendant qu'il est encore temps de l'amnistie fiscale décrétée par le Grand Conseil. En vous dénonçant, vous éviterez de vivre dans la crainte d'être démasqués et vous soulagerez votre conscience. N'oubliez jamais qu'en vous acquittant honnêtement de votre devoir de contribuable, vous assurez davantage de crèches à vos enfants, de ronds-points à vos voitures et de soins à vos aînés *(Quelques personnes vident leur verre et s'en vont)*.

• Refusez sans hésiter de signer la pétition contre le projet d'incinération des déchets radioactifs dans les grottes de Malvaux. Votre sacrifice pour le bien commun sera cité en exemple et votre région sera bénie entre toutes les régions du pays lesquelles, reconnaissantes, vous aideront à financer la salle omnisports dont vous rêvez tous *(Certains s'en vont en laissant leur verre à moitié plein)*.

• Acceptez lors des votations de septembre la transformation de l'usine d'amiante désaffectée en résidence pour les requérants d'asile. Vous témoignerez ainsi de votre amour du prochain et votre dévouement sera cité au-delà des frontières du pays dont la réputation de refuge humanitaire attirera encore plus de capitaux étrangers. *(Dans leur précipitation pour partir, certains renversent leur verre)*.

• Enfin, j'espère que vous réserverez un bon accueil à la collecte organisée pour sauver le Café de l'Étoile; ainsi Marie pourra continuer d'illuminer l'établissement de son sourire angélique. *(Un des derniers présents: Arrête de te branler Charlot!)*

Chères Concitoyennes et chers Concitoyens, je parle, je parle, mais j'ai d'abord été nommé pour être à votre écoute.

(Il ne reste plus que l'idiot du village qui le regarde comme le messie) Allez, je te paie un verre de coca.

(À part) La vie sera dure pour cette population de mécréants. Finies les prolongations d'ouverture nocturne des bistrots, finies les dérogations pour les permis de construire. Et si tout se passe conformément à mes instructions, les gendarmes sont déjà en train de verbaliser les automobilistes qui ont abusé du vin que je leur ai offert.

Sch.

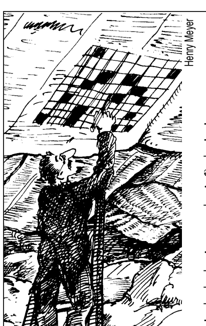
Note: il s'agit bien sûr d'une interprétation abusive et laïque d'interviews de Charles Morérod, nouvel évêque de Lausanne, Genève et Fribourg.

Distinguez-vous: offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau: frs 12.50

Rébus de la société

Solution de la page 7

Eveline Widmer-Schlumpf (Eve – lit – nœud – vide – mer – Schlumpf)



Henry Meyer

Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite

1. Burkhalter – 2. envoûtese – 3. ri – sets – PP – 4. loto – étier – 5. univalence – 6. rate – ces – 7. chartreuse – 8. Oô – si – MB – 9. nié – liment – 10. irréaliste.

De haut en bas

1. Berlusconi – 2. union – hoir – 3. RV – tira – ER – 4. kosovars – 5. Hue (hue! Hue hué) – Attila – 6. atteler – il – 7. leste – Emmi – 8. tu – incubés – 9. espèces – NT – 10. représenté.

Le coin de lA broutille de service

Le malade

Le diable, ce grand malade, nous prescrit plusieurs fois par jour des détails pour nous soigner, prétend-il, de notre incurable manie de vouloir être saints. Tous les exemples ne sont pas bons à suivre. Et s'il est vrai que l'on soigne le mal par le mal, alors l'ange radié de l'ordre doit être un sacré guérisseur (1). Le caractère pathologique de certaines affections n'est toutefois pas toujours aussi flagrant que dans le cas d'un furoncle, le *syndrome de la vessie timide*, par exemple, pouvant passer pour une retenue de bon aloi dans certaine société. On se rappelle ainsi que l'histoire des maladies se fond dans celle des mœurs, dont on sait la puissance contagieuse.

Je suis dépressif. Les minutes sont des pierres que l'existence me jette. Elle me lynche et je meurs fréquemment dans d'inexprimables douleurs. Purée, vous ne vous rendez pas compte, je le vois à vos mines hébétées, à vos conseils insensés. J'avance dans les rues, *masque parmi les masques* (2) cherchant à faire bonne figure sous les morsures de l'air, et même les fontaines me regardent de travers. Si ma maladie est psychique, cela signifie que le psychisme se répartit allègrement dans tout le corps - et se prolonge aux choses que perçoivent mes sens! L'immatériel n'existe pas (3), il y a seulement de l'invisible. Il en est, bien sûr, qui à mon chevet s'évertuent avec leurs baumes, vessies et lanternes, autres discours et autres pastilles. Mais le mince espoir qu'ils ont fait naître a peu à peu disparu – et moi aussi. Quand ils me parlent, j'ai le sentiment qu'ils s'adressent à un autre, à une image qu'ils ont créée et qu'ils ne me voient pas. Je suis devenu *le garçon qui a le don d'invisibilité* (4). Bref.

Lorsque même se laver les dents et faire un café sont des initiatives pénibles à concrétiser, il faut sélectionner ses bonnes résolutions. J'ai donc décidé de partir, pour mourir un peu, le seul désir que j'ai réussi à discerner en moi. Ne m'a-t-on pas dit que je devais chercher à me faire plaisir? Être invisible facilite les déplacements, et je suis arrivé sans encombres au bout du monde, sur une presqu'île sauvage du Nord. Là, étreint d'impétuosité, cinglé sous le vent, un jour la marée montante me rattrapa dans la ria et m'isola dans son fracas. Enfin. La souffrance vide que j'étais serait ingurgitée et digérée par l'immense beauté des vagues déchaînées.

Mais non. Je vis une forme jaune agiter ses bras, puis courir et me montrer quelque chose, un passage sans doute. Mince. Ce n'est pas parce qu'on est dépressif qu'on est malpoli, au contraire, et je ne pouvais supporter l'idée d'infliger à cette personne inconnue, ne fût-ce qu'un sentiment ténu d'une quelconque responsabilité dans le destin funeste que j'avais choisi. Je suivis donc à contre cœur ses indications, et m'extirpai des tentacules de la mort. Partie remise, me dis-je. Un peu plus tard, levant enfin les yeux, je découvris une femme dont le corps entier semblait pulsé. Nos yeux se croisèrent une seconde, une broutille suffisante toutefois pour voir que son regard, où brillait l'absence totale d'inquiétude et de jugement, était plus profond encore que mon mal. Une sensation de milliers de dislocations microscopiques envahit tout mon corps, comme doucement fracassé contre un récif étrange, et je m'évanouis au son de ses paroles incompréhensibles. Je ne l'ai pas revue, je n'ai pas cherché à savoir pourquoi ce regard m'avait guéri, ou métamorphosé, peu importe. Je sais juste que depuis lors, j'ignore tout de la solitude.

lA broutille

P.-S. Ceci est un médicament, consultez votre spécialiste et lisez attentivement la notice d'emballage.

1) *«Un rebouteux vient d'être condamné pour exercice illégal de la guérison.»* Robert Rocca (1912-1994)
2) Serge Gainsbourg, «I'm the boy», in *Love on the beat*, 1984
3) Cf. Bernard Stiegler, Ars Industrialis (http://arsindustrialis.org/), rubrique *Vocabulaire*, article *Hypermatière*
4) Cf. Serge Gainsbourg, *idem*

Rectificatif

Dans la dernière *Distinction*, pressé par le temps et miné par l'âge, notre secrétaire de rédaction a laissé le prix de «Frs 00.00» pour l'ouvrage de Joël Dicker, *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*. Nous tenons à préciser que son prix réel en librairie est de Frs 25.–. Quant à sa valeur…

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, *Et ta vie devient meilleure, recettes d'Allemagne de l'Est*, prétendument publié par la Migros dans sa collection «Cuisine de saison», était une imposture, dont l'invraisemblance n'a pas échappé à la sagacité de nombreux lecteurs. Les plats mentionnés (*Leipziger Allerlei, Soljanka, Krautgulasch*, boulettes de Königsberg et *Apfelmus*) étaient en revanche parfaitement authentiques.

Culture et médias

Présence de la Suisse aux USA
Présence de la littérature médiévale dans la presse

«Apple ne s'est pas contenté de déplacer ses bénéfices vers un paradis
fiscal à l'étranger», accuse toutefois le sénateur démocrate Carl Levin, qui
préside la commission d'enquête. «Il a cherché le Saint-Gall de l'évasion
fiscale. Il a créé des entités à l'étranger détenant des dizaines de milliards
de dollars mais affirmant ne résider fiscalement nulle part», a-t-il ajouté.

Agence France Presse, «Apple sur la sellette pour ses stratégies fiscales», in *Le Temps*, 21 mai 2013

LES ÉLUS LUS (CXVII)

Arrêt sur mots

«Une interprétation abusive des droits de l'homme, ou des droits humains puisque c'est ainsi qu'on préfère les qualifier dans notre société féminisée, a conduit les États occidentaux…»

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Bon, ça suffit. S'il en veut à une interprétation abusive des droits de l'homme, pourquoi diable se moquer de leur appellation épicène, sinon pour les discréditer en général?

Dès lors le metteur en page n'a pas commis d'interprétation abusive en réduisant l'article à Marie, victime des droits de l'homme. Ce titre présente en plus l'avantage de détourner automatiquement le lecteur humain des gesticulations sécuritaires d'un vieux singe.

*

«Mais ce n'est déjà plus qu'une question d'argent.»

La phrase vaut la peine qu'on s'y arrête. Car selon l'endroit où l'on s'arrête, elle change de sens: «ce n'est déjà / plus qu'une question d'argent»; «ce n'est déjà plus / qu'une question d'argent».

Seul le contexte permet de choisir la deuxième solution. On aurait pu écrire: «c'est déjà plus qu'une question d'argent». Mais il faudrait pouvoir imposer la prononciation du s. On a inventé des graphies différentes pour éviter la confusion entre mots de mêmes sons comme ver et verre, on aurait été bien inspirés d'éviter de transcrire de la même manière des mots sonnant différemment comme est et est, plus et plus. La situation de cette dernière paire s'aggravant encore avec la disparition de la négation. Impossible de lire correctement le «J'en veux plus» d'un sale gamin, quand il n'est pas précisé s'il s'agit d'épinards ou de choux à la crème.

*

«Croire que le temps va encore pouvoir corriger la situation est synonyme de foi en les miracles.»

À rapprocher de la célèbre formule d'Henri Queuille, plusieurs fois président du Conseil sous la Quatrième République: «Il n'est pas de problème dont une absence de solution ne finisse par venir à bout.»

*

«La nouvelle du décès de Margaret Thatcher est vraiment une triste nouvelle. […] *Margaret Thatcher était un grand leader politique et une personnalité extraordinaire. Elle restera dans nos mémoires et dans l'Histoire.»*

C'est ainsi que commence et finit l'article dont le titre malicieux Hommage à ma camarade Margaret Thatcher devrait vous permettre de deviner l'auteur. On comprend en passant que tous les hommes d'État font partie d'une même caste et que leur connivence est plus forte que l'attachement à leur peuple et à leurs convictions.

*

«Je pense qu'il y a un Bon Dieu pour l'UDC en Valais.»

À propos de peuple élu, dans La Création du monde de Geluck qui paraît en feuilleton sur les portables, le Chat Dieu déclare aux anges de son conseil d'administration et à son mouton confident: «Ce qu'il me faut, c'est un type de toute confiance, issu d'un peuple que je désignerai et qui sera mon représentant sur terre.» Et il choisit au hasard sur un globe terrestre… les Belges.

M. R.-G.

• Pierre Kunz, ancien député genevois, *Le Temps*, 22.05.2013
• Pierre-Yves Maillard, conseiller d'État vaudois, *Le Matin Dimanche*, 27.01.2013
• Jacques Bourgeois, conseiller national fribourgeois, *Le Temps*, 14.05.2013
• Mikhaïl Gorbatchev, *The International Herald Tribune* repris par *Le Temps*, 15 avril 2013
• Oskar Freysinger, conseiller d'État valaisan, *Le Matin Dimanche*, 24.03.2013

Monde du livre et des boîtes de petits pois

(Suite de la page 1)

quelle ils parcourront plus d'une vingtaine de kilomètres, à un rythme soutenu, sans parler aux collègues croisés – c'est interdit– pour atteindre l'objectif du jour. Ils cherchent, scannent, soulèvent, ramènent livres bien entendu, mais aussi jouets, DVD, cafetières électriques, chaussures, tournevis… Rien n'est classé, les produits sont posés sans discernement, où il y a de la place: les codes-barres s'occupent de tout. Pas la peine d'être libraire donc, pour effectuer cette tâche – et ce serait un handicap et un frein de s'intéresser de trop près aux produits.

Amazon en met pourtant au chômage, des libraires, en contournant la loi Lang qui limite les rabais, en offrant les frais de port. Amazon se distingue de plus par ses grandes compétences à s'épargner de payer des impôts.

«(…) *La librairie indépendante française représente une activité qui génère deux fois plus d'emplois que les grandes surfaces culturelles, trois fois plus que la grande distribution et* (…) *dix-huit fois plus que le secteur de la vente en ligne dont Amazon est le fleuron.*»

C'est ce que les économistes libéraux appellent la «*destruction créatrice*» (3).

Cette destruction créatrice est vivement encouragée par les autorités françaises, Arnaud Montebourg en tête, au moyen de monnaie sonnante (5500 euros par emploi créé), alors qu'Amazon fait trébucher les emplois en librairie et les remplace par des emplois inintéressants, épuisants et sous-payés.

Pick & Pack vont en galère; ils se font réduire la tête

Le temps de l'hébétude et de l'inconsistance

Laissons encore la parole à la recruteuse: «(…) *les temps de pause sont courts. Le site est très grand; quand ça sonne, vous avez à peine le temps d'arriver en salle de pause et de passer le portique de sécurité qu'il ne vous reste plus que cinq minutes. Vous n'avez pas le droit de manger pendant le travail et il n'y a que deux pauses de vingt minutes. Le travail est physique. Il y a des quotas de productivité et ils ne sont pas loin derrière si vous n'êtes pas* speed.»

Ce travail épuisant devient totalement harassant si l'on est de nuit, comme notre auteur: «*Il y a parfois des gens qui tombent dans les pommes*», lui a dit une formatrice.

Au matin, passé le portique antivol –les employés n'inspirent aucune confiance à leur employeur– Malet se traîne chez lui: «*Surtout, force-toi à manger quand tu rentres avant de t'endormir, même si tu n'as pas faim. Trouve ton rythme pour tes repas et tiens-le, sinon tu vas très vite t'affaiblir*», lui a-t-on conseillé.

Mais ces bons conseils ne suffisent pas… Le «*bouleversement biologique dans mon corps est indiscutable. Si je peine à finir les nuits de travail, où les marches semblent interminables, l'intense effort physique n'aide pas pour autant à trouver le sommeil une fois couché.*»

Au réveil, Malet se retrouve avec cinq ou six heures à lui: «*Je songeais qu'il me serait possible d'exploiter ce temps pour vivre à mon rythme habituel. Il n'en est rien. Ce temps est seulement celui de l'hébétude et de l'inconsistance.*» L'entreprise Amazon, qui force ses employés à galoper, aurait pu tout aussi bien se baptiser Jivaro, vu la manière dont elle réduit les têtes de ces derniers: «*Je ne suis plus capable d'intellectualiser quoi que ce soit*»!

Kill Amazon

Ayant appris tout ce qui lui était possible d'apprendre, malgré le *fun* – le tutoiement est généralisé–, les cadeaux somptueux qu'Amazon offre à ses coureurs de fond – repas de Noël, tombolas, chasses aux œufs pascales sur le parking et cocottes au chocolat–, malgré le royal salaire de 9,725 euros brut par heure et la promesse d'«*une poignée d'actions Amazon au bout de plusieurs années*», Malet donne son sac et s'en va écrire son livre, qu'il publiera chez Fayard; dommage qu'il n'ait, comme trop d'auteurs critiques, pas poussé la cohérence jusqu'au bout et qu'il ait choisi un éditeur propriété du groupe Hachette plutôt qu'un éditeur indépendant (4).

Le message, cependant, doit passer: ne commandons plus chez Amazon, même et surtout le livre de Malet qui s'y trouve évidemment, mais auprès des librairies indépendantes, ce n'est qu'ainsi que nous éviterons la «nantermisation» (5) de ces dernières.

C.P.

Jean-Baptiste Malet
En Amazonie
Infiltré dans le «meilleur des mondes»
Fayard, 2013, 159 p., Frs 25.90.

1) Günter Wallraff, *Tête de Turc*, La Découverte, 1986.
2) Ce printemps, cette politique d'intimidation semble se fissurer quelque peu: grèves dans deux centres de distribution en Allemagne, suivies d'une grève en France, sur le site de Saran (Loiret).
3) En 2012, Amazon a réalisé plus de 61 milliards de dollars à l'échelle planétaire (45 milliards d'euros) et vend plus de 8% des livres en France.
4) Voir Thierry Discepolo, *La trahison des éditeurs*, Agone, 2011, 205 p., Frs 21.–, et sur ce dernier livre, «Maisons d'édition cherchent profit à tout prix, Goncourt ou autre», in *La Distinction* n° 140, 2011.
5) Ce néologisme qui évoque la disparition des librairies provient du patronyme d'un politicien valaisan, Philippe Nantermod, qui s'est fait mousser en combattant –aux côtés de la Migros– l'instauration d'un prix réglementé pour le livre en Suisse. Cette loi, du genre loi Lang que connaît la France, visait à préserver le tissu de librairies indépendantes et la diversité de l'offre de livres.

À nous deux London

Pascal Guillet
Branta Bernicla
Verticales, septembre 2012, 197 p., Frs 28.–

À lire et à relire son titre, ce roman pourrait faire songer, disons, à l'histoire d'une héroïne roumaine. Ce n'est pas précisément le cas. On peut supposer qu'hormis pour les *aficionados* du marché pétrolier, une explication s'impose d'immédiat. *Branta Bernicla* désigne une espèce d'oie sauvage. Une multinationale avait pris le goût de «*donner des noms d'oiseaux à ses gisements de pétrole*«. Simon, le narrateur, y voit une manière de romantisme. Il y a toujours une touche de romanisme quelque part. Ce ne sera qu'ici.

Tout juste trentenaire, ayant quitté la France comme d'autres avant lui, Simon, petit-fils de charcutier, vit à Londres. Il y vit plutôt bien sur le plan de ses revenus. *Branta Bernicla* est la relation, d'un lundi au vendredi, de l'existence aussi minutée qu'intense d'un *trader* londonien affecté à la vente et à l'achat de pétrole. Un pétrole qui n'existe pour lui que sur des écrans d'ordinateurs. Il en dispose de nombreux. Moins que son supérieur mais davantage qu'un plus récent arrivé. Ça compte les écrans, cela confère un certain statut. Vite acquis, vite perdu, une constante vigilance est indispensable.

L'univers de Simon n'est cependant pas totalement virtuel. Il a une amoureuse, l'Espagnole Elena. Ne pas être seuls le dimanche soir est un réconfort pour des expatriés. Il fréquente des salles de fitness, ainsi que la New Tate. Il suit de près l'actualité sportive et rejoint parfois des amis de sa condition (encore qu'il ne faille pas confondre *traders* et *investment bankers*, les seconds sont des fripouilles, il convient de saisir la nuance) dans des clubs tout ce qu'il y a de plus select où tout est permis à défaut d'être gratuit.

Ce qui enthousiasme, contraint, parfois inquiète Simon de faire partie du monde réside dans sa spécialité. Le prix du pétrole et les jeux qui l'accompagnent. «*Contrairement à ce qu'il peut paraître, mon métier n'est pas totalement amoral* (…). *Je ne suis pas marchand d'armes, je ne suis pas un employé d'une compagnie de tabac ni un médecin crapuleux qui testerait ses médicaments sur des enfants malades en Afrique. Non je ne suis rien de tout cela. Mais oui il est vrai que je dois parfois mettre un peu de côté mon 'sens moral'. En fait mon métier est essentiellement d'essayer de comprendre le monde, d'essayer d'analyser un million de choses compliquées qui peuvent influencer celui-ci et de prévoir ce qu'il va se passer.*»

Tel est le credo de Simon, le lundi de cette riche semaine. Le même jour, comme pour lui donner raison, éclate la Révolution tunisienne, ce qui n'est pas sans conséquences sur les calculs de notre jeune homme quant aux cours du pétrole. Espérer que la situation se calme, que la démocratie s'installe, et que le *trader* continue de gagner de l'argent en faisant sa banque en gagner davantage. Tout cela, on l'aura compris, au cours de ce lundi.

De façon plus générale, comment analyser les fluctuations du prix du pétrole? Parce que le *trader* ne fait pas le vent; son génie et, en conséquence, ses gains consistent à l'anticiper. Il faut se doter d'une explication; elle est toute trouvée, «*la Chine*». Simon a beau consulter les experts les plus avisés, certains savent même la situer sur un planisphère, c'est encore et toujours «*la Chine*». Ainsi va la *doxa*, qui rassemble le citoyen lambda et les spécialistes des grandes questions mondiales.

La semaine se poursuit. Aux soubresauts géopolitiques somme toute maîtrisables vient se substituer l'annonce de la catastrophe de Fukushima, dont le toujours matinal *Blackberry* de Simon l'alerte un petit matin. Information qui le laisse d'abord sans réaction. Il émerge d'une nuit de plaisirs divers, torrides et illicites. L'argument «*la Chine*», il le pressent, ne lui sera d'aucun profit. Ses convictions sont ébranlées. Que faire? Il semble déterminé à renoncer à ce monde factice. Avant de se décider, Simon s'envole pour Las Vegas, le temps d'un week end de luxure programmée, proposé par son meilleur (mais plus riche que lui) ami de la City. «*Je verrai bien la semaine prochaine de toute manière.*»

On s'instruit dans ce roman, en apprenant à apprécier la valeur du brent, en redécouvrant la signification de dizaines d'acronymes que les médias reproduisent sans souci de pédagogie. On sourit souvent, le tableau des mœurs des p'tits gars de la City communiquant dans une *lingua povera* radicale et le sens de l'autodérision dont sait faire preuve le héros y contribuent. On s'énerve parfois d'un procédé narratif délibéré qui fait s'accumuler les répétitions quand bien même on sait, comme le chantait Claude François, que «*chaque jour c'est la même chose, oh, oh, oh*«. *(G. M.)*

Dans les images

La montre de Ben Hur

POUR donner un exemple d'anachronisme au cinéma, le commun des mortels a pour habitude de citer la montre-bracelet que porterait Ben Hur au moment de la célébrissime course de chars. Or, si l'on se réfère aux nombreux sites Internet qui traquent les «erreurs» cinématographiques, on trouve certes cette affirmation fréquemment répétée, mais jamais illustrée de façon convaincante: ni Charlton Eston, ni aucun interprète du film de William Wyler (1959) n'apparaît avec une Rolex ou une autre tocante au poignet. La logique fait en outre remarquer que cet accessoire au poignet aurait à vrai dire présenté des risques d'accrochage dans les rênes, vu le caractère mouvementé de la scène à tourner. Le film muet de Fred Niblo (1925) ne paraît pas contenir non plus cette erreur légendaire.

On pourrait alors légitimement se demander si la rumeur ne vient pas d'un autre film: *Three ages* (Edward Cline et Buster Keaton, 1923) qui raconte l'éternité de l'amour à travers trois époques: l'âge des cavernes, la Rome antique et les USA de la prohibition. On y voit en effet, et en gros plan, un magnifique cadran solaire de poignet, que consulte le héros au moment de monter sur son char, équipé d'une plaque minéralogique en chiffres latins et d'une roue de secours.

Edward Cline et Buster Keaton, Three ages, USA, 1923

C'est que *Three ages* est un film comique, pastiche d'*Intolérance*, la superproduction de David Griffith, sortie en 1916. Les anachronismes y sont aussi nombreux que volontaires, ceux de l'homme des cavernes, domestiquant par exemple un brontosaure, se révélant particulièrement savoureux.

On peut supposer que, dans le souvenir des spectateurs, les images se seraient largement brouillées au fil des années, et que, romain pour romain, le comique ait fusionné avec le dramatique.

Cette hypothèse n'est pas aussi loufoque qu'il paraît de prime abord. La principale activité des spécialistes de l'époque celtique est devenue la contestation de pratiquement tout le contenu des aventures d'Astérix et Obélix. De parodie amusée et allusive des clichés de la culture scolaire française, les albums de Goscinny et Uderzo se sont transformés en seule référence plus ou moins commune à ce que furent les Gaulois. Et les archéologues de répéter sans cesse que les menhirs n'ont rien à voir avec les Celtes, que les forêts n'étaient pas si profondes que cela au premier siècle avant J.-C., et que, déception ultime, les Gaulois ne mangeaient pas de sangliers.

Pour expliquer la notion d'anachronisme, les pédagogues pourront se replier sur la présence de deux lamas (l'animal andin) nettement visibles à la 34e minute du film *Troie* (Wolfgang Petersen, 2004).

J.-F. B.

Devoir de souvenirs de vacances

Rio de Janeiro (Brésil), avril 2013

Une nouvelle grande cause

Luttons contre l'innumérisme!

Interrogés sur l'âge auquel il faudrait fixer le droit à l'AVS, 48,4% des Suisse se prononcent pour 65 ans. Ils sont 8,2% à l'imaginer à 60 ans et près de 10% à 67 ans, une idée qu'avait lancée Pascal Couchepin en 2008.

Mais à la question de savoir à quel âge ils souhaitent partir à la retraite, les réponses ne collent plus au réalisme affiché: 31% rêvent d'une retraite à 60 ans, et seulement 9% sont prêts à travailler au-delà de 65 ans. L'âge idéal serait 63 ans.

Agence télégraphique suisse, in *Le Courrier*, 21 décembre 2012

En effet, le taux d'échec des Vaudois à l'examen théorique est également plus haut: près de 69% contre 72% en moyenne suisse. Conclusion: les candidats ne sont pas assez bien préparés.

Agence télégraphique suisse, in *Le Courrier*, 23 mars 2013

SCHAFFHOUSE — La police cantonale de Schaffhouse a découvert plus de 40 paires de chaussures dans la tanière d'un renard. L'animal fétichiste les récoltait depuis plusieurs semaines.

Les chaussures disparaissaient les unes après les autres depuis plusieurs semaines dans un quartier de Neunkirch (SH).

Le mystère a été percé mardi. Les habitants ont indiqué à la police avoir retrouvé 42 souliers dans la tanière d'un renard. Les déchaussés peuvent aller récupérer leur bien au poste.

(ats/Newsnet)

lematin.ch, 28 mai 2013

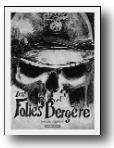
Devoir de souvenirs de vacances

Etretat (Normandie), 5 mars 2013

Devoir de souvenirs de vacances

Genève (GE), été 2011

Petits Mickeys et grands principes



Porcel & Zidrou
Folies Bergère
Dargaud, 2012, 96 p., Frs 24.70

Avant même la page de titre, le livre commence par la prophétie du retour de la guerre, énoncée par une statue de poilu qui vient de s'animer sur son monument aux morts. Le ton est donné: un lyrisme rare en BD. Les «Folies Bergère», c'est le nom d'une tranchée de première ligne, ainsi baptisée parce que les troufions qui la peuplent ont fait le serment de se retrouver après la guerre dans la salle du célèbre music-hall parisien. Un seul y parviendra, car, chacun a sa manière, ces soldats courent vers leur destruction.

La guerre de 14-18 est traitée au moyen d'un dessin noir-sépia-rouge d'une grande force, fait d'images saisissantes et de métaphores visuelles suggestives, comme ces taupes prises au piège qui ouvrent le récit.

Par l'ampleur et l'ambition des thèmes brassés, les multiples interprétations que chacun voudra bien lui donner, ses dialogues faisant feu de tout bois *(«C'est la première fois de ma vie que je me faisais fusiller.»)*, ses ellipses, ses allusions, son rythme soutenu qui montrent que les auteurs ne méprisent pas leurs lecteurs, cet album est exceptionnel. Les auteurs sont parvenus à introduire des éléments fantastiques ou oniriques sans sombrer dans le grotesque: un fusillé résiste momentanément à la mort, car ses blessures par balles se cicatrisent aussitôt.

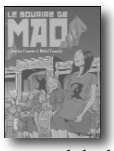
Le lecteur ne pourra oublier certaines scènes: Dieu et Lucifer échangeant chaque jour leur uniforme pour mieux persuader chaque camp de son bon droit; Monet montrant ses sempiternels nénuphars à son ami Clémenceau, avant de se désespérer de l'inutilité de son art; un soldat regardant ses propres tripes répandues dans sa gamelle, car le bombardement a lieu à l'heure de la tambouille.

Alary & Nury
Le réseau Aquila *(Silas Corey)*
Glénat, 2013, 2 vol., Frs 25.– l'un

À propos de la même époque, voici un récit bien différent. 1917, dans une histoire parallèle où Joseph Caillaux serait encore premier ministre, espions allemands, agents du Deuxième Bureau, journalistes et bien d'autres s'agitent en intrigues politico-militaires de première importance. Les réserves de grains sont attaquées au moyen de charançons, dans le but de miner le moral des combattants. Des rencontres secrètes sont prévues dans un «chalet» de Neuchâtel, proche de la résidence secondaire de l'ambassadeur d'Allemagne.

Autour d'un héros désabusé-mais-blessé-dans-son-âme et de son fidèle serviteur annamite (très proche du Kato qui veille sur l'inspecteur Clouseau dans *La panthère rose*), les personnages sont déchaînés; les scènes d'action succèdent aux explosions, dans de grandioses décors, comme la verrière des Galeries Lafayette ou le pigeonnier géant des Renseignements français. Ancien reporter, soldat démobilisé, détective privé, coquet et opiomane, Silas Corey se joue de Clémenceau, des tueurs du Kaiser et d'une redoutable marchande de canons, version modernisée du trafiquant Basil Zaharoff, qu'Hergé dénonçait dans *L'oreille cassée* (1937).

Un souffle épique habite cette BD, qui se déroule à un rythme soutenu, dans des cadrages et un trait nerveux, à la façon des mangas. L'intrigue à rebondissements, d'une longueur bien maîtrisée (deux fois 62 pages, ni trop, ni trop peu) est servie par des dialogues brillants. Le projet, très séduisant et favorablement accueilli par la critique, consiste visiblement à injecter du James Bond dans la guerre de 14-18. Voilà qui annonce le programme pour les quatre prochaines années: des divertissements légers et bien menés, mais sans grand souci de documentation et sans questionnements excessifs, au rebours de ce que Tardi a tenté depuis trente ans.

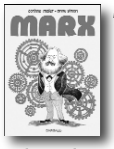


Constant & Cornette
Le sourire de Mao
Futuropolis, 2013, 72 p. , Frs 26.40

L'avenir n'est guère belge de nos jours. Prépubliée dans le quotidien bruxellois *Le Soir*, cette «première BD de l'après Belgique» (*dixit* le bandeau de l'éditeur) raconte la future République Démocratique de Wallonie, où la propagande la plus assommante le dispute à l'enrégimentation de la jeunesse dans des troupes de scouts armés ou des maisons de redressement par le travail d'inspiration chinoise, sur fond de déréliction des services publics et des infrastructures. Un immonde démagogue érotomane occupe le poste de Capitaine-Président de la RDW. Le propos est fort gai, mais il n'est pas assez étayé dans ce récit parfois trop elliptique, qui se résume au final à un banal complot politico-policier, qui pourrait se dérouler n'importe où. On regrettera notamment le manque de belgicismes et de références locales, comme cet hôpital «Salvatore-Adamo», bien seul dans sa catégorie.

Torrents & Lapière
Le convoi
Dupuis, 2013, 2 vol., Frs 23.20 l'un

La *Retirada*, la retraite des républicains espagnols à travers les Pyrénées, est un épisode important de l'histoire du XXe siècle en ce qu'elle marque à la fois la défaite des Fronts populaires et le début de la déportation en Europe. Les victimes de Franco furent en effet «accueillies» dans des camps immondes (parfois de simples plages dénuées d'équipements) et traitées sans ménagements par les autorités françaises, une partie des hommes, qui se retrouvèrent en 1940 dans la zone dite occupée, connurent l'extermination par le travail dans le camp de Mauthausen. Sur un projet du dessinateur Eduard Torrents, lui-même descendant de réfugiés catalans, l'excellent scénariste Lapière a construit un récit subtil, fait d'allers et retours de l'Entre-Deux-Guerres aux années 70, où les sentiments, les doutes et les douleurs se partagent entre les générations.



Maier & Simon
Marx
Dargaud, 2013, 60 p., Frs 22.50

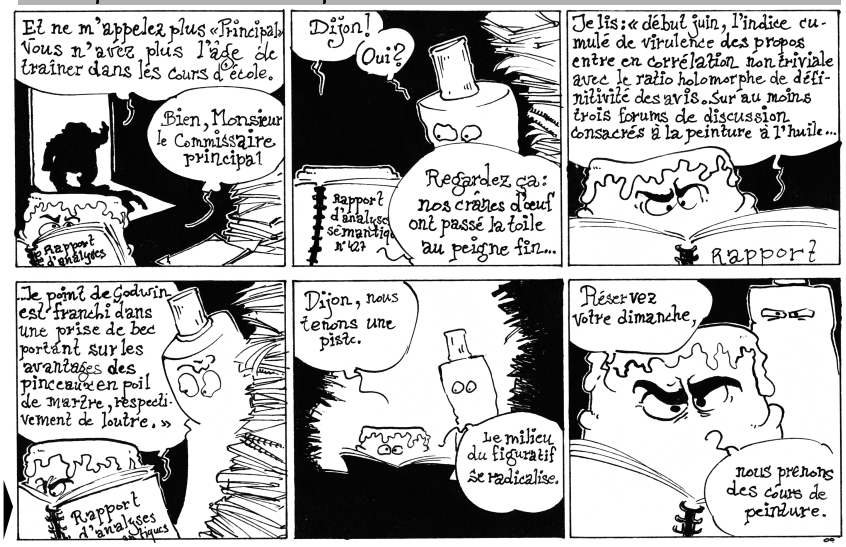
Zapico
James Joyce, l'homme de Dublin
Futuropolis, 2013, 239 p. Frs 43.80

La biographie en BD existe de longue date. Durant la Seconde Guerre mondiale, les éditions Dupuis entamèrent la publication de récits édifiants, voire hagiographiques: on vit passer en cases Don Bosco, Jésus, Christophe Colomb, Godefroy de Bouillon, Baden-Powell, Stanley, Mermoz et Charles de Foucauld. Par la suite, Le Lombard ne manqua pas d'imiter le procédé (*Monsieur Vincent, l'ami des pauvres*). Le genre entama vers 1960 une longue éclipse, avant de resurgir dans la collection «Pour débutants», venue du monde anglo-saxon et traduite en français par les éditions La Découverte. Les figures illustres étaient désormais le *Capital* de Marx, Lénine, Freud, Einstein, Brecht, Trotski et Nietzsche. On mesurera l'évolution culturelle à la simple comparaison des deux listes…

Depuis peu, les grands éditeurs, sans doute inspirés par le succès des *biopics* au cinéma, réalisent de nouvelles tentatives. Signalons cette saison, chez Dargaud, un *Marx* gentillet et très adapté aux enfants de 10-12 ans. Plus ambitieuse, la longue vie de Joyce en images, traduite de l'espagnol, participe du culte dorénavant rendu à ce nouveau saint irlandais, tout en rappelant certains aspects douteux de sa personnalité. Mais les innombrables anecdotes au sujet de sa vie familiale et de son son goût pour la boisson ne parviennent guère à donner une idée de ce que Joyce écrivit. Évidemment, on peut se dire qu'illustrer *Ulysse* relève de la mission impossible. *(M. Sw.)*

Est-ce possible? Saison une – épisode trois (à suivre)

par Charles Chopin



Vendre la Suisse

ÉTAIT-CE dans l'idée de nous faire oublier un morne printemps et préparer la revanche estivale? Les deux principaux conglomérats de presse de ce pays ont presque simultanément infligé à leurs lecteurs un supplément de promotion patriotique. Personne ne saurait résister au charme coloré de ces plaquettes: en route donc, pour un voyage dans un pays enchanté.

Instants de pure suissité

Inséré dans *L'Hebdo*, l'opuscule *45 idées de séjours authentique en Suisse* n'est pas signé, mais on y reconnaît bien vite la patte inimitable de Suisse Tourisme (appellation, en pur charabia fédéral, adoptée en 1996 par l'Office national suisse du tourisme). Noyées parmi d'innombrables clichés, quelques nouveautés remarquables se font jour. Par exemple, le découpage territorial est profondément renouvelé. Une carte nous présente en effet un pays divisé en 9 régions: le canton de Vaud, *«une région riche en tentations»*; Fribourg région, *«deux cultures distinctes dans un espace réduit»*; Jura & Trois-Lacs, *«une culture riche en contrastes et traditions»*; Valais, *«un paradis de la montagne, célèbre aussi pour sa gastronomie et ses vins»*; Berne-Oberland bernois, *«sommets majestueux, lacs pittoresques et douceur de vivre…»*; Lucerne-Lac des Quatre-Cantons, *«châteaux, monastères, folklore, traditions et trains de montagne»*; Tessin, *«le solarium de la Suisse célèbre la dolce vita»*; Les Grisons, *«un univers sorti d'un livre d'images»*; Parcs suisses, *«autant de lieux où l'homme et la nature vivent en harmonie»*.

On relèvera dans cette énumération que seuls les Vaudois semblent encore disposer d'une forme étatique partiellement autonome. Berne a sombré dans le pléonasme géographique, Fribourg subit l'inversion des composants du groupe nominal, la nature protégée des parcs nationaux accède enfin à son vrai statut. Cette révolution administrative n'est pas sans rappeler la brève République helvétique (1798-1803), qui avait elle aussi regroupé les cantons de Suisse primitive au sein d'un unique «Département des Waldstätten». On n'attendait pas tant d'audace révolutionnaire de la part d'un organe semi-officiel.

Le chapitre *Traditions vivantes*, *«une vraie tranche d'histoire suisse bien vivante»*, nous propose une balade alpine avec le saint-bernard Barry; un combat de lutte suisse; la désalpe et la bénédiction des alpages, *«psalmodie apaisante, censé protéger hommes et troupeaux des esprits mauvais de la nuit»*; la fabrication du fromage d'alpage, *«un pur moment de grâce»*; la fenaison en pente forte, durant laquelle *«avec un peu de chance, vous verrez même nos paysans à l'œuvre au cœur de l'été»*; le lancer du drapeau et ses 99 figures différentes; la possibilité de *«partager la vie d'un armailli»* (on ne précise pas durant combien de temps, mais il s'agit probablement plus d'un bref séjour que d'un pacs…)

Les *Itinéraires culturels et villages pittoresques* passent par Soglio aux Grisons, les masques du Lötschental, le chemin de la Gemmi sur les traces de Thomas Cook, la chapelle de Tell, les parcs nationaux, un hameau walser au Tessin, Grimentz, un *«village de carte postale»* (pas plus que les autres) et les canaux d'irrigation de montagne (relâchement du rédacteur ou inattention du correcteur, un jeu de mots, aussi atroce qu'unique, s'est ici glissé: *«Bisses repetita placent.»*)

Le paysage merveilleux où pleuvent les drapeaux volants

«Attendez-vous à des grands moments de convivialité, de traditions et de gourmandise.»

L'artisanat et la gastronomie nous promettent quelques surprises de premier ordre. On apprendra à forger un clou, à manier le rabot ou le métier à tisser à Ballenberg, à manipuler de minuscules outils à La Chaux-de-Fonds, à découper du papier au Pays d'Enhaut, à fabriquer le chocolat à la main et à Broc, à découvrir *«les secrets de l'Étivaz»*. C'est que, si l'indigène est craintif et qu'il a besoin de la bénédiction des alpages pour s'apaiser, il mène par ailleurs une existence entièrement vouée au remplissage de sa panse: moutarde sucrée et brioche safranée de la Bénichon, fabrication des pizzocheri de Poschiavo, tête-de-moine, ce fromage *«amusant à découper»*. Quand il ne mange pas, il boit, par exemple en suivant la *Route de l'absinthe*, *«comment on la fabrique et on la déguste»*, ou les *Randonnées bachiques* dans le Lavaux. Il faut le savoir, la Suisse est *«l'autre pays du vin»*, affirmation osée qui mérite d'être un tant soit peu argumentée: *«Certes la Suisse ne représente que 0.2% de la production mondiale du vin. Mais quel 0.2%!»*

Cette insistance à propos de la gastronomie locale ne relève pas seulement de la promotion des produits locaux ou du déni de réalité. La nourriture helvétique possède également des vertus culturelles dont les nations ravagées par la guerre civile ou les affrontements sociaux feraient bien de s'inspirer. En effet, *«le rösti servait autrefois de collation du matin aux paysans de l'ouest de la Suisse alémanique. Aujourd'hui on en mange partout. Des deux côtés du Röstigraben, en tout cas: le fossé s'est comblé, la barrière est tombée.»*

Dans ce tour d'horizon essentiellement champêtre, les villes ne sont pas oubliées, à condition qu'on y trouve encore des quartiers antérieurs au XVIe siècle: Soleure, ville d'art baroque; St-Ursanne, pur enchantement; à Fribourg, vous pourrez *«vous asseoir à la terrasse d'un café et regarder les gens passer… en allemand et en français»*; le vieux Berne; Lucerne et son pont reconstruit; la Cité de Lausanne; Bellinzone et ses remparts. Pour rejoindre ces *must*, il convient de se déplacer exclusivement en diligence, funiculaire, bateaux dotés de roues à aubes et trains à vapeur ou à crémaillère.

En résumé, on retiendra que le territoire entre Alpes et Jura est un lieu unique où la vieille antinomie entre nature et culture a été finalement résorbée, puisque celle-ci y procède indubitablement de celle-là: *«La nature a inspiré bien des traditions, du yodel au lancer de drapeau en passant par les costumes régionaux. Toutes ces coutumes sont aussi authentiques que les villages qui les préservent.»* C'est pourquoi *«Notre diversité culturelle et nos traditions sont un patrimoine jalousement préservé, qui fait notre fierté et que nous vous invitons à découvrir.»*

Dans un état proche de l'helvétude

Glissé dans une dizaine de quotidiens, parmi lesquels pour la Suisse romande *24 Heures* et la *Tribune de Genève*, le magazine *Nature*, dont Tamedia nous menace de faire un trimestriel (pour commencer), annonce un tirage étourdissant de 540'000 exemplaires. Sous-titré *«Le meilleur de la Suisse»*, il présente ses intentions de la manière suivante: *«Dans chaque numéro, nous vous emmènerons à la découverte des quatre coins de notre pays. Nous vous en montrerons les plus jolis paysages et les hôtels les plus romantiques. Nous irons avec vous dans ces vallées retirées d'où viennent les meilleurs fromages et saucisses.»* Impossible de regimber devant un tel programme.

Le contenu est essentiellement fait d'offres commerciales, d'objets indispensables, de produits à consommer au plus vite, avec à chaque fois l'adresse Internet des producteurs concernés. On retiendra particulièrement le seau à poubelle breveté Ochsner en acier inoxydable, d'une rare *«polyvalence»* qui peut servir de *«grand vase à fleurs»*, le couteau à melon Rikon, la possibilité alléchante de parrainer une vache en été en lui donnant *«le nom que vous voulez pour tout un été»*, pour 380 francs, plus une demi-journée de travail sur l'alpage, et vous aurez, en sus, la possibilité d'acheter son fromage *«au prix exceptionnel de frs 16.– à partir d'une quantité minimale de 10 kilos»*. Toujours dans le fromage, signalons le *Jersey Blue*, sacré deux fois champion du monde des fromages de l'île anglo-normande mais produit dans le Toggenburg, ou le gruyère AOC de La Brévine, qui a reçu un prix dans la compétition internationale des fromagers du Wisconsin.

Un peu plus moderne que la prose du paragraphe précédent: des sacs en vieilles couvertures militaires, comme c'est original! Et pour le carrément postmoderne, la cuisine à la manière de Gaston Lagaffe: une recette d'entrecôte grillée avec son tartare de fraise.

Ces encarts payants mal déguisés sont complétés par des pleines pages de publicité, sans doute pour atteindre l'indispensable 15% de retour sur investissement tamediatique. Parmi ces annonces, on trouve la «viande suisse» qui, chose étonnante, *«contient des protéines et des nutriments très précieux»*; les voitures Suzuki; le *Süessmost* Ramseier; le Tartare ail et fines herbes; l'inimitable Suisse Tourisme; les banques cantonales, rebaptisées *«l'artisan de vos fonds de placement»*; le journal *Femina* et les machines à laver Bosch.

Les rares reportages pris dans cette gangue publicitaire évoquent laborieusement des sujets insipides, comme ce taureau d'élevage qui servira de récompense suprême lors de la fête fédérale de lutte suisse; la sublime cascade du Val Bavona; une randonnée avec un saint-bernard (*bis*); le loriot, oiseau de l'année 2013; la bibliothèque de graines de Pro Specie Rara; le jardinage des pois de senteur; le «costume traditionnel du dimanche» dans le demi-canton d'Obwald; une petite composition scolaire en trois pages pour les 150 ans du CAS; un publireportage sur les chaises en bois cintré; une demeure patricienne soleuroise rénovée par Beat, décorateur d'intérieur. La seule idée un tant soit peu originale que l'on puisse trouver dans *Nature* consiste en un jeu des dix erreurs à partir d'un paysage de Hodler trafiqué sur Photoshop.

Ces publications qui n'ont rien à dire, mais tout à vendre, ont probablement passé dans directement dans la caisse à recyclage du papier. C'est dommage. Pas seulement parce qu'il y avait de quoi se divertir à leur lecture, comme nous avons tenté de le montrer, mais aussi parce que ces suppléments annoncent le monde de demain: un univers où il n'y aura de place que pour la marchandise. Les magazines après les quotidiens, voilà une bonne image de ce que nous proposera la presse quand elle sera entièrement et définitivement «gratuite».

I. T.

45 idées de séjours authentiques en Suisse
Distribué par Ringier, mai 2013, 28 p.

***Nature**, n° 1*
Produit par Tamedia AG, mai 2013, 84 p.

Mode

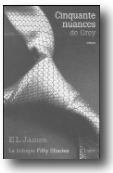
Nouveaux progrès du bilinguisme helvétique

Les Alpes, revue du Club alpin suisse, 12/2012, p. 11

Devoir de souvenirs de vacances

Vich (VD), mars 2013

Niveaux de gris



E. L. James
Cinquante nuances de Grey
Lattès, 2012, 580 p., Frs 28.70

L'aveu me coûte: oui, je L'ai lu. De mon plein gré qui plus est. Il faut dire que c'était difficile d'y échapper depuis le temps qu'IL était en tête des ventes partout. Alors j'ai craqué, *Mea Culpa*, *Mea Maxima et caetera*… Mais promis, juré, craché, jamais je ne lirai les deux autres volumes de cette… Chose, car enfin on ne peut en aucun cas appeler ça de la littérature. J'ai tenu bon, non sans peine, et j'ai achevé la lecture des 551 pages du premier tome.

Ma Déesse intérieure me pousse maintenant à en dire un peu plus afin d'exorciser la Chose. J'ai donc lu l'histoire d'Anastasia, Ana pour les intimes, nouvelle diplômée en littérature qui veut devenir journaliste. Pour rendre service à sa colocataire malade, elle accepte d'aller interviewer le jeune PDG d'une importante entreprise de Seattle. En entrant dans son bureau, éblouie par la beauté du gars, elle se prend les pieds dans le tapis et s'étale devant lui. Après des débuts aussi fracassants, elle balbutie ses questions et s'en va, toujours éblouie par la beauté du gars mais en se jurant bien de ne plus jamais croiser sa route.

Cette grandiose introduction ne faisant pas 551 pages, ils vont bien sûr se revoir car lui aussi, le jeune et beau PDG plein aux as, est tombé sous le charme de cette charmante jeune fille toute simple. Et c'est là qu'on apprend que le jeune et beau PDG richissime est en fait un adepte du BDSM (Bondage, Discipline, Domination, Soumission, Sadomasochisme), un Dominateur pervers qui va tenter de convaincre la pure et frêle jeune fille de signer le contrat qui fera d'elle sa Soumise. Premier choc, pour lui qui est si beau avec *«ses pantalons qui lui tombent sur les hanches»* et ses cheveux dorés qui ondulent naturellement, Ana est vierge! ça lui fout un coup et aux lectrices également. Parce qu'on veut bien être romantique et gourde, mais une étudiante de 21 ans toujours vierge, on a un doute! Bien qu'il ait horreur de ça, le beau PDG milliardaire se sacrifie et initie la pure et frêle pucelle aux joies de la chair avant de lui en faire voir de toutes les couleurs pastel clair sur les 400 pages suivantes. *La Déesse intérieure* d'Ana, elle, aime ça, elle en demande et en redemande, il est tellement beau et séduisant et riche et charmant avec *«ses pantalons qui lui tombent sur les hanches»*, même s'il a un côté très sombre qui lui fait avouer à demi-mot qu'il a beaucoup souffert quand il était petit garçon et qu'il ne supporte plus que quelqu'un le touche.

Mais qu'est-ce qui a bien pu lui arriver alors? Ana va-t-elle réussir à le transformer en homme doux et amoureux? Vont-ils se marier et avoir beaucoup d'enfants?

Tant pis, je ne le saurai jamais, mais plutôt lire l'œuvre intégrale de Sigmund Freud en allemand que me farcir les deux autres volumes de cette Chose. J'ai un doute, ai-je précisé que le jeune PDG est riche et beau? et qu'il se nomme Christian Grey? *(M. M.)*

L'ébloui oublié

Sigismund Krzyzanowski
Fantôme
Traduit du russe par Luba Jurgenson
Verdier, 2012, 188 p., Frs 26.40

Le nom de l'auteur ne ressemble à rien, le livre non plus. Polonais d'origine, mais né en Ukraine et s'exprimant en russe, Krzyzanowski n'a pratiquement rien publié de son vivant. Notamment pour cette raison, on l'a comparé à Kafka. Et pour son imagination loufoque, on l'a rapproché de Swift.

Mais il est parfaitement inclassable. Les nouvelles du recueil *Fantôme*, septième ouvrage de Sigismund Krzyzanowski paru en français chez Verdier dans la collection *Slovo,* ont pour la plupart été écrites peu après la Première guerre mondiale.

Quelque peu déconcerté au début, le lecteur va progressivement se laisser apprivoiser. Après avoir suivi les doigts d'un pianiste qui s'échappent des mains du musicien pour aller à la découverte du monde, puis compati aux affres d'un joueur d'échecs dont la vie se joue sur l'échiquier, ensuite été pris de vertige par les confessions d'un graphologue qui nous fait douter de notre propre existence, on entre vraiment dans le jeu avec ce chef-d'œuvre qui s'appelle *Vie et mort d'une pensée*. Là, on est dans l'absurde le plus total, puisque la pensée devient un personnage vivant, mais c'est un absurde qui fait sens.

Suivent des textes tous plus brillants et déconcertants les uns que les autres, en particulier une nouvelle sur *Untel* – vous savez, celui qui, dans les problèmes d'arithmétique, a une baignoire qui fuit et un robinet capricieux, à moins qu'il n'engage des ouvriers dont la paie des uns est la moitié du triple de celle des autres, multipliée par leur âge. Hilarant!

Un échantillon de ce style hors du commun? Voici l'incipit de *La catastrophe*: *«Une multitude de choses inutiles et hétéroclites, pierres – clous – cercueils – âmes – pensées – tables – livres sont entassées, allez savoir pourquoi, en un seul lieu: le monde. Chacune dispose d'un tout petit espace et d'un minuscule laps de temps, tant de pouces et tant d'instants. Tout ce fatras, petit et gros, gravite sur des orbites et sillons respectifs. Et il suffit qu'une étoile Alpha, dans la constellation du* Centaurus, *s'avise de faire un tour, juste un, sur l'orbite de sa voisine, pour qu'il faille réorganiser tout l'espace, depuis l'étoile la plus brillante jusqu'au grain de poussière le plus terne, à moins de laisser le chaos (qui n'attend que cela) renverser, démanteler et disloquer tout l'édifice complexe et ingénieux en l'expulsant des orbites et des épicycles.»*

Né près de Kiev en 1887, Krzyzanowski est mort à Moscou en 1950, pauvre et inconnu. Il a été (re)découvert dans les années 80. Comme le dit joliment la préfacière, c'est l'oublié et l'ébloui. En tout cas, *Fantôme* est un livre vraiment *distingué. (A. N.)*

Saintes huiles

Olea jacta est

LA lutte, cette pratique millénaire, nous apprend qu'à s'huiler le corps, on devient insaisissable pour l'adversaire, ceci valant aussi bien pour la lutte turque que pour la grecque antique. La mécanique, quant à elle, nous enseigne depuis longtemps que pour dénouer une situation bloquée, une solution possible consiste à mettre de l'huile. «Mets de l'huile»: outre le titre d'un morceau de musique qui fit fureur au début des années 1990 (1), cette injonction, à notre époque qui vénère la fluidité et les flux, qui révère ce qui roule et ce qui glisse, est même devenue une sorte de mot d'ordre. La consigne semble claire. Mais les choses sont-elles si simples?

Non, les choses ne sont pas si simples. Tout d'abord parce que si l'injonction à mettre de l'huile est fréquente et prisée – il faut notamment mettre de l'huile dans les rouages, mettre de l'huile dans les engrenages – elle n'est pas universellement valide non plus: il y a des états de fait qui échappent à la peinture à l'huile du monde. Certaines conjonctures sont donc frappées d'interdit, ou de tabou, et ceux qui s'y adonnent au mot d'ordre oléagineux sont méjugés: ainsi, il ne faut pas mettre de l'huile sur le feu par exemple.

Ensuite, même si, nonobstant cette réserve, on conserve la devise de mettre de l'huile, l'huile elle-même n'est pas une substance uniforme, et varie en qualité: si l'huile d'olive est universellement prisée, celle de palme est généralement déconsidérée, et les autres huiles, de colza, de tournesol, de sésame, de moteur, de massage, de coude, se répartissent toute la gamme et la variété possible des appréciations. «Mets de l'huile» est donc une injonction imprécise, car il faudrait définir de quelle huile on parle, et s'entendre à son sujet.

Certes, l'huile est une substance vieille comme l'humanité, et *öl* est un mot des plus simples qui soit. Mais enfin, ses usages sont plus divers qu'il n'y paraît de prime abord: car où faut-il mettre de l'huile? La mettre dans les rouages ou dans une lampe à huile, ce n'est pas du tout la même chose. De même, faut-il en mettre un peu, ou beaucoup, jusqu'à ce que ça baigne dans l'huile? Et si ça fait tache? On le voit, les injonctions à l'huile, sous leurs dehors simples, tendent à une certaine confusion et indéfinition. Ce qui permet d'éviter les heurts, les anicroches et les conflits. Or qui a intérêt à éviter les conflits? Qui a intérêt à ce que cela glisse et coule? Si cela est notamment typique des gestionnaires et des managers, c'est aussi le cas, plus simplement, de ceux qui veulent vous entuber.

Aussi, face à cette injonction vers l'huileux, face à cette abdication molle, qu'on retrouve dans le mot *oléa* – mot tout flasque et fluide, tout en voyelles, avec une seule consonne mais labile et liquide – face à tous ceux qui veulent nous refourguer de l'huile, on pourrait se souvenir du sort réservé au marchand d'huile dans l'histoire d'Ali Baba. Car là où on a trente-huit huiles, on a de bonnes chances d'avoir trente-sept voleurs.

A. F.

1) *«Tu n'es pas rastafarien, tu chantes le reggae / Ta chanson on comprend rien, et con, tu chantes en anglais / Mets de l'huile petit homme dans la vie, il faut que ça glisse / De l'huile petit homme, écoute, écoute plutôt Regg'lyss.»* Regg'Lyss, *Mets de l'huile*, 1993

Voyage extraordinaire au centre des Alpes mystérieuses

Le manuscrit trouvé à Nantes

ON ignore trop souvent qu'avant d'être le fils d'un rajah hindou, le capitaine Nemo fut, sous la plume de Jules Verne, un héroïque patriote polonais en exil au fond des abysses. Cette première version du texte sera corrigée à la demande de l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, républicain fervent mais prudent, qui craignait pour ses ventes en Russie, pays contre lequel se dressaient les insurgés de Varsovie. C'est pourquoi le commandant du *Nautilus* meurt en s'exclamant *«Dieu et patrie!»*, alors que le manuscrit original de *Vingt mille lieues sous les mers* le montre criant *«Indépendance!»*

La même mésaventure est probablement arrivée à *L'enragé*. Ce n'est pas tous les jours que l'on retrouve un manuscrit inédit du grand Jules. Il faut rendre grâce aux chercheurs du Musée Jules Verne de Nantes pour avoir, après de longues recherches à travers toute l'Europe, mis la main sur les vingt feuillets qui tracent la trame de ce roman.

Le premier chapitre, le seul presque rédigé, commence à Lucerne, à la fin des années 1820. Deux pauvres hères, des *heimatlos* comme on disait alors, capturent, dans le but de le dévorer, un chien qu'ils croient errant. L'animal porte en fait un collier, qui contient un message chiffré. Après quelques heures de décryptage, les affamés découvrent un complot pour unifier la Suisse contre la volonté des cantons conservateurs. Ils s'acoquinent avec un prêtre concussionnaire pour livrer les conspirateurs à la police contre une poignée de batz. Le chef des conjurés, Jacques-Émile Delacrétaz, est un Vaudois, fils de paysans aisés, convaincu que l'avenir du pays passe par la création d'un État fédéral et d'un marché unique. Avec deux autres rebelles, il se retrouve jugé et condamné à mort.

Obligé bien contre son gré d'abandonner ses compagnons, Delacrétaz parvient à s'évader de la forteresse d'Entlebuch, en se glissant le long du téléphérique qui ravitaille le bâtiment. Il va survivre en changeant sans cesse d'identité, se faisant ingénieur des chemins de fer, banquier zurichois ou colonel d'artillerie. Il réunit progressivement une immense fortune, qui lui permet d'acquérir une vallée entière, au fin fond du Haut-Valais.

Vingt ans après (on songe effectivement à Dumas), sur les quais du lac des Quatre-Cantons, le fils d'un des conjurés pendus par le gouvernement conservateur retrouve les dénonciateurs de son père. Durant la poursuite, il est grièvement blessé, mais un étrange médecin parvient à le sauver.

Le jeune homme découvre alors que Delacrétaz, le héros de son père, n'est pas mort, comme on l'a longtemps cru. Au contraire, il a repris le combat avec des moyens et une énergie décuplés, à tel point que ses ennemis de toujours, ignorant sa véritable identité, ont fini par le baptiser «L'Enragé», tant ses coups les atteignent à chaque fois jusqu'au cœur de leur dispositif de domination.

Avec celui qui devient son fils adoptif et son bras droit, Delacrétaz prépare les audacieuses expéditions clandestines qu'il mène contre les jésuites, les réactionnaires et les oppresseurs du peuple en général. Des fusées à la pointe de la technique de l'époque sont téléguidées sur leurs cibles depuis les cavernes fortifiées que Delacrétaz a fait aménager au centre du massif alpin. La vengeance de l'ancien comploteur se révèle implacable. Un à un, les responsables, petits ou grands, des exécutions d'autrefois sont pourchassés et éliminés, dans des circonstances parfois rocambolesques.

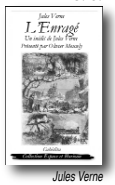
Quelques rebondissements plus tard, les pièges placés par nos héros se révéleront capables de désorganiser les armées du Sonderbund et surtout d'inspirer une crainte salutaire aux monarques voisins qui auraient été tentés de secourir les forces conservatrices et cléricales qui leur étaient liées.

Les vernophiles auront reconnu les grandes lignes de *Mathias Sandorf* (1885), qui raconte la vengeance, impitoyable, d'un comte indépendantiste hongrois contre les représentants de la Double Monarchie. Manifestement ce roman a permis à l'auteur de recycler le travail sur *L'enragé*, qu'il fut empêché de publier tel quel. Conservée aux Archives fédérales une lettre du Conseil fédéral adressée au patron des éditions Hetzel indique clairement que les radicaux suisses des années 1880 ne voyaient pas d'un bon œil que l'on évoquât, fût-ce dans un ouvrage destiné à la jeunesse, l'extrémisme des pères fondateurs de leur parti.

Il semble que Jules Verne, quarante-huitard sincère, démocrate passionné, ait cherché en entamant ce récit à rendre hommage à Louis-Henri Delarageaz, (1807-1891). Cet arpenteur, politicien et officier supérieur, originaire de Préverenges, est aujourd'hui quelque peu oublié. Pourtant il fut avec Druey le principal artisan de la révolution vaudoise de février 1845 et un combattant intraitable de la démocratie helvétique, qui n'hésita pas à se brouiller par la suite avec ses anciens compagnons d'armes.

Saluons pour conclure l'auteur de la présentation, Olivier Meuwly, qui non seulement permet par ses commentaires savants de mieux comprendre les sources d'inspiration et les intentions de l'auteur, mais qui est parvenu, grâce à son imagination galopante, à restituer les passages manquants ou les épisodes à peine suggérés par les brouillons, et à nous offrir un palpitant roman d'aventures républicaines.

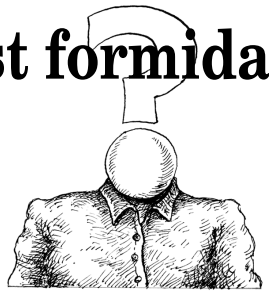
C. S.



Jules Verne
L'Enragé, un inédit de Jules Verne
Présenté par Olivier Meuwly
Cabédita, 2013, 348 p., Frs 38.–

Notules incrédules, croyances, errances

C'est formidable!



NON, il ne s'agit pas de la phrase fétiche d'Adolf Ogi, ancien conseiller fédéral. Il sera question ici d'un couple de «magiciens» qui se produisait à la télévision noir/blanc dans les années soixante: Myr et Myroska. Leur phrase fétiche à eux, c'était: *«S'il n'y a pas de truc, c'est formidable. S'il y a un truc, c'est encore plus formidable.»*

Eh oui! car par là même, ils s'avouaient illusionnistes et non magiciens. Le spectacle? Sur scène, Myr (l'homme) interrogeait Myroska (la femme, donc) à propos de toutes sortes de détails concernant le public – un peu comme Ragdalam le fakir et Mme Yamilah dans *Les sept boules de cristal* d'Hergé.

À l'époque, c'était du direct, bien sûr.

Myr demandait par exemple: «Quelle est la couleur de la cravate du monsieur en gris au troisième rang?», et Myroska, les yeux bandés, répondait.

Et répondait juste.

Enfin… on leur faisait confiance, car en noir et blanc, ce n'était pas évident.

Plus fort: «Quel est le numéro de la carte d'identité de la dame en tailleur beige, à ma gauche?»

Myroska, les yeux toujours bandés, répondait.

Et répondait encore juste.

Sauf que Myr avait eu ladite carte en mains.

Truc il y avait bel et bien. Lequel exactement, je l'ignore. Mais pour avoir moi-même pratiqué ce genre de divertissement, je sais que les codes sont multiples. Le partenaire «qui sait» peut par exemple jouer sur les intonations de sa voix. Ou alors sur la formulation des questions (Est-ce que, serait-ce, y a-t-il, est-ce que par hasard, pensez-vous que, à votre avis? que voyez-vous? que sentez-vous? ne serait-ce pas? etc.). Il peut également introduire différents mots codés en jouant sur les couleurs, les initiales des mots, la syntaxe des phrases etc. Il peut toussoter, se racler la gorge, se gratter le crâne (ça s'entend!) Les possibilités sont innombrables, il faut simplement une bonne mémoire et une grande concentration, afin de ne pas donner par mégarde de fausses indications.

Donc c'était truqué.

Donc c'était formidable.

J'ai beaucoup d'admiration pour les prestidigitateurs, les illusionnistes et autres faiseurs de tours. Ils s'assument comme êtres humains normaux ayant acquis une grande maîtrise verbale ou manuelle.

Il faut au contraire mépriser ceux qui se prétendent magiciens, médiums, voyants, mages et autres charlatans. Eux ne font qu'exploiter la crédulité humaine.

Un des propres de l'Homme est son ingéniosité. Son cerveau lui permet d'inventer. De stupéfier. De faire rêver. De charmer. De séduire. D'enchanter.

Mais aussi de tromper.

Et là, il convient encore de nuancer: il y a ceux qui trompent sciemment, cyniquement, dans le seul but de soutirer de l'argent aux naïfs.

Et il y a ceux, peut-être plus dangereux, qui croient à leur «don», qui se sentent détenteurs d'un «secret» ou investis d'une mission envers l'humanité: ils pensent faire bénéficier les humains de leurs talents exceptionnels. Victimes eux-mêmes de leur propre crédulité, ils sont beaucoup plus difficiles à démasquer.

Gloire donc à celles et ceux qui revendiquent ouvertement le trucage, tels un Houdini, un David Copperfield et tant d'autres. Gloire aux modestes scieurs de femme dans leur caisse: quand la belle ressort entière, sourire aux lèvres, on voit bien que ce n'était qu'illusion.

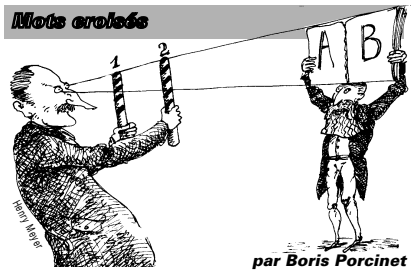
Et honte à celles et ceux qui prétendent détenir des pouvoirs occultes.

C'est en effet beaucoup plus formidable lorsque c'est truqué.

Le reste est superstition.

F. C.

Mots croisés



par Boris Porcinet

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3			■					■		
4					■					
5										
6		■					■			
7										
8			■			■			■	
9				■						
10										

De gauche à droite

1. Un étranger aux affaires nationales? non, c'est le contraire, bien qu'il n'en soit pas un acteur majeur.
2. Elle vous mène à la baguette avec ses charmes.
3. Marqué sa joie – Il n'en faut pas sept, deux ou trois suffisent – Il est souvent dur d'oreille, à l'oreille.
4. Fait ses cartons en série – Un passage qui ne manque pas de sel.
5. Propriété qui ne donne pas beaucoup d'atomes crochus.
6. Organe ou loupe – Indique plusieurs éléments.
7. Spiritueux spirituel.
8. Oh! eau – Début de rêverie – Au milieu des jambes.
9. Rejeté – Arrondissent les angles.
10. Non mais allô, quoi.

De haut en bas

1. Un étranger aux affaires nationales? non c'est le contraire, et il ne se limite pas aux affaires majeures.
2. Un plus un égalent un – Un fils qui prend la succession du père.
3. Prénom phonétique – Rapprocha – Terme du dernier ou à mi-chemin du terme (ou du dernier, d'ailleurs).
4. Il y a du monde aux Balkans.
5. Va de l'avant, communiste détesté! – A dressé les Huns contre les autres.
6. Mettre la charrue derrière les bœufs – Pronom.
7. Agile – Est à fond dans le yaourt.
8. Amuï – Prêts à vous faire tousser.
9. Elles sont en voie de disparition dans les commerces, et en dehors aussi – Il en faut deux pour une bonne entente.
10. Symbolisé.

Lettre ouverte

Au rédacteur en chef de «La Liberté»

Monsieur,
En passant devant le kiosque de la gare ce matin-là, j'ai lu distraitement cette manchette (1): *«Dégoûtant: elle échange avec les animaux»*.

Je pensai alors que ce qui était le plus dégueulasse, c'était de susciter des phantasmes malsains chez une population laborieuse qui pour la plupart regrettait maintenant de n'avoir pas eu le courage de faire l'amour bêtement entre humains avant de partir au boulot.

Et pour racheter la faute de m'être laissé aller à imaginer des choses peu convenables, je commençais à me jouer la comédie de la dénonciation du *Matin*, ce journal de merde, toujours à la recherche de faits divers graveleux, quand je vis par la fenêtre du bus que c'était en réalité la manchette de votre journal. Je me lançai alors dans une réflexion tristounette sur son avenir, à la fin de laquelle j'admettais que pour sauver un des seuls journaux indépendants des grands groupes de presse, conserver des emplois, et tout ça, il ne fallait pas craindre de descendre parfois dans le caniveau. Puis je pensai à autre chose.

À la pause de midi, je lus, sous le titre DES ÉCHANGES CONSCIENTS AVEC LES ANIMAUX, que la Dr Anne Evans, vétérinaire et homéopathe, avait développé une méthode de communication avec les animaux et qu'elle avait obtenu des résultats déroutants. C'est ce dernier mot qui me rappela mes émotions matinales. J'avais lu «dégoûtant» à la place de «déroutant». Je me traitai de tous les noms que le vieux cochon que j'étais méritait. Puis, à la réflexion, je me demandai si votre manchette était aussi innocente que ça et si je n'étais pas tombé dans un piège savamment préparé pour un lundi matin de frustrés…

Quoi qu'il en soit, veuillez agréer, Monsieur le rédacteur en chef, mes salutations périphériscopiques les plus.

Sch.

1) Il s'agit bien sûr dans ce sens d'un romandisme, comme le confirme le *Dictionnaire suisse romand*, mais quel est le mot français?

Chaque semaine ou presque, toute l'actualité mondiale et lémanique sur www.distinction.ch

Rébus de la société

Jeux de mots sur la frontière des langues (1)

Les écriteaux de Courgevaux

D'ABORD, comme tout bon Suisse romand l'aurait fait du haut de son impériale situation linguistique minoritaire, je m'indignai. Quoi? La commune de Courgevaux, naguère fièrement et toujours officiellement francophone se met à afficher ses noms de rue en allemand? Trahison! Déplacement de la sacro-sainte frontière linguistique! Bras ouverts aux hordes barbares!

Puis je me consolai en songeant qu'on n'avait pas traduit le chemin de la Cabutze. Je m'assis sur un banc public de la place du village et, sans pressentir que cette action allait me tirer violemment de mon sommeil dogmatique, je cherchai la signification de «cabutze» sur internet. J'appris qu'il s'agissait d'une variante locale de «cabuche», la cabane en patois fribourgeois. Et c'est alors que je fus frappé par l'horrible vérité: il ne restait que quelques mots de lieux d'une variante du franco-provençal qu'on avait éradiquée au profit d'une langue étrangère, le français. Plus étrangère au pays que le suisse alémanique que nous affectons de mépriser.

Et, à la pensée que le chemin de la Cabutze de Courgevaux deviendra probablement Hutway de Wolftown sans même passer par la case Hütteweg de Gurwolf, je n'éprouve aucun plaisir.

Sch.

(Prochain épisode: les cartes en ligne se marchent dessus)

Offrez LA DISTINCTION à votre parentèle, à vos proches, à vos supérieurs, à vos subalternes, à vos amis, à vos ennemis: Frs 12.50 pour une année

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Cinquantième-sixième épisode

Résumé des épisodes précédents

La police cantonale commence à entrevoir le déroulement du crime de Chamblandes. L'inspecteur Potterat et le stagiaire Not sont chargés d'approfondir les aveux de la seule complice qui se trouve sous les verrous.

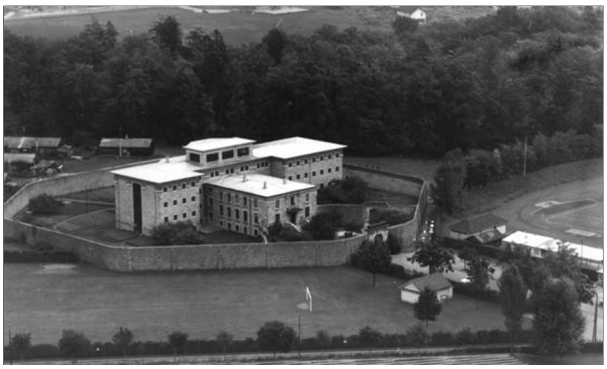
Bois-Mermet, lundi 13 septembre 1937, 14h00

Le Maigret de Bioley-Orjulaz m'avait fixé rendez-vous devant les portes de la prison au début de l'après-midi, en ajoutant ce conseil insistant :

– Et pis, surtout, mon Walti, n'oublie pas d'enfiler ton mackintosh, et de prendre un chapia ou une dauffle, pas !

C'était une parfaite journée de fin d'été, faite d'une température agréable et d'un ciel uniformément bleu, avec un soleil resplendissant. Sur le plateau de la Pontaise, la vue s'étendait très loin sur les Alpes, des Diablerets au jet d'eau de Genève. L'inquiétude de mon collègue me parut relever davantage de son pessimisme foncier que de ses compétences météorologiques.

Aux alentours du Bois-Mermet, la présence de nombreux terrains de football alimentait la réflexion au sujet des liens entre ce sport et la délinquance. En contrebas, la caserne et le stand de tir, où Max Dumoulin m'avait éclairé sur sa filature, rappelaient la présence et les dangers des armes à feu. Et finalement, plus loin, au bout de cette étendue verdoyante qui dominait Lausanne, le modeste aérodrome de la Blécherette suscitait nécessairement des idées d'évasion.



La prison et le Bois-Mermet, à l'époque des faits

Au bout de l'allée rectiligne qui mène à la prison, pile à l'heure convenue, je vis apparaître la silhouette sphérique qui symbolisait aux yeux de toute une population la loi et l'ordre. Suivant ses propres recommandations, David-Étienne Potterat était équipé d'un parapluie anglais de taille considérable, en plus de son éternelle gabardine, dont il avait comme de coutume boutonné le dimanche avec le lundi, et de son chapeau, invariablement vissé sur l'arrière du crâne. Quel talent caché, quel sens supplémentaire lui avait permis de détecter une prochaine averse ? Était-il victime d'articulations douloureuses annonciatrices d'orages intempestifs ? Parvenait-il à lire l'avenir météorologique dans le fond des carafes de blanc ? Je demeurais sceptique.

Des salutations tonitruantes interrompirent mes réflexions.

– La Barrique ! Gros agnioti, vieille chenoille, qu'est-ce que tu viens ficher par ici ?

Potterat commença par s'offusquer de cette apostrophe cavalière, cherchant l'offenseur par-delà le mur de la geôle :

– Qui c'est qui peut bien brailler pareillement ?

En réalité, mon collègue se faisait héler au loin par un employé communal vêtu d'une large blouse et d'une casquette très officielle. L'autre se rapprocha en continuant de plus belle :

– Alors comme ça, depuis que t'as fait le grimpion et que t'es passé chez les gâpions, puis après à la Secrète, tu veux plus saluer les poteaux !

– Mais mais mais, c'est ce vieux Charly ! Ah ça, dis-donc ! Viens, mon Walti, que je présente à notre taupier communal, pas !

Nous pénétrâmes sur la pelouse. L'employé pourchassait les rongeurs souterrains, particulièrement actifs dans le quartier, au moyen de divers pièges et poisons, quand il ne creusait pas des contre-mines pour atteindre l'ennemi dans ses refuges. Après une matinée de travail, payé à la pièce, il détenait dans sa besace une belle collection de mammifères fouisseurs, qu'il exhiba fièrement.

– Ces charognes de bêtes nous rendent les terrains malplats. Le Lausanne-Sports perd tous ses matchs à cause de ça. Regardez voir vers les buts, c'est tout carré-bossu !

Charly avait travaillé au siècle passé avec celui qu'il appelait l'«immense David-Étienne Potterat» dans les rangs de la police municipale de Lausanne. Ils entreprirent tous deux de me raconter le bon vieux temps, quand leurs plus anciens confrères racontaient leurs premiers exploits. Il fallait alors contrôler les animaux qui divaguaient en ville et les étrangers indésirables.

– Ils faisaient le guet la nuit, et passaient leur temps à chasser les caïons (1), pas. Bien sû', on les avait pas trouvés chez la baronne de Charrière : ils étaient sales et ivrognes, mais c'était pas des flahutes ! Quand il fallait roiller sur quelqu'un, ils y mettaient de l'huile de coude et du cœur à l'ouvrage. Ces vieux-là, ils nous ont tout appris, pas vrai, Charly ?

– Ah ça, tu peux le dire, surenchérit l'autre. À présent, il y en a plus des comme ça ! Mais on barjaque, on barjaque, pourquoi ne viendrez-vous pas plutôt boire un demi dans mon cagnard ? C'est pas loin, droit à côté d'ici…

Potterat se tourna vers moi, sans grand espoir…

– Écoute, Charly, ça serait pas de refus… Seulement, le jeune, là, il est bien gentil, mais il est un peu suisse allemand, pas. C'est un bougillon, et je sens qu'il voudrait bien qu'on aille d'abord faire le boulot, de l'autre côté du mur…

– Bon alors, tant pis, mais si ça vous dit de vous rafraîchir le gosier par cette tiaffe, il n'y a qu'à me rejoindre après. Attention à ce qui tomber du ciel, prédit le taupier, en guise de viatique.

***

Entièrement ceinte d'une muraille de forme hexagonale, la prison du Bois-Mermet offrait au regard du passant une unique et imposante porte d'entrée en forme d'arc de triomphe, dont les ferronneries dessinaient des motifs étoilés, dans le style nouille. Potterat ouvrit son parapluie, et s'avança pour tirer le fil de la sonnette. Dans un long grincement, la porte laissa passer un gardien, qui reconnut aussitôt le plus volumineux inspecteur de la police cantonale. Nous entrâmes dans la cour.

Construit au début du siècle, l'établissement avait été dessiné selon le genre néo-florentin qu'affectionnaient alors les élites lausannoises, mais dans une exécution ornementale nettement plus dépouillée que son contemporain le palais de Rumine.

À peine avancé de quelques mètres dans la cour, je ressentis, à mon grand étonnement, une goutte sur mon front. Potterat me saisit le bras pour m'attirer sous son parapluie et hâter le pas en direction du bâtiment. J'entendis alors les hurlements des prisonniers qui avaient reconnu au loin la silhouette de l'inspecteur et avaient eu le loisir de préparer son accueil. Toutes sortes de liquides et d'objets jaillissaient de derrière les barreaux dans notre direction. Tous avaient une raison ou une autre, un souvenir douloureux ou humiliant, de lui adresser de telles marques d'estime.

– Celui qui crie le plus fort, c'est Raymond-le-Dzodzet. On le reconnaît à son accent, pas. Attention, tu vas marcher dans un glémeu de Jojo-le-Tubard ! Ne pétouille pas, mon Walti, sinon on va finir complètement arrosés !

Nous eûmes juste le temps de nous engouffrer à l'intérieur, au moment où les boulettes de papier-journal trempées dans les tinettes commençaient à tomber dru.

***

Avec sa tenue en toile grossière, de teinte gris souris, avec ses cheveux tirés en arrière par un chignon sévère, avec son teint blême, Renata Steiner avait abandonné ses grands airs révolutionnaires et n'en menait pas large (2). Elle ressemblait davantage à la veuve de Lénine qu'à une resplendissante laitière dans un kolkhoze. Il faut se souvenir qu'elle avait été maintenue au secret depuis son arrestation, quatre jours plus tôt, car le commandant Bataillard craignait que les tueurs tentent, d'une manière ou d'une autre, de reprendre contact avec elle.

Elle sursautait chaque fois que repartaient les vagues de braillements qui remplissaient les corridors depuis notre arrivée. Les rappels à l'ordre, tout aussi bruyants, des gardiens ne parvenaient pas à faire cesser le vacarme. La population détenue en préventive connaissait depuis le début de la décennie une nette augmentation, et la densité d'habitants des unités carcérales s'accroissait fortement, ce qui ne contribuait pas à détendre la situation.

Potterat avait tenu à mettre les choses au point avant de pénétrer dans la cellule : «Je vais forcer ma nature de bon type et jouer au méchant. Tu vas voir, je vais te me l'azorer de sorte. Toi, elle te connaît, tu fais comme avant, tu restes bien poli. Cette fegnole va pas pouvoir nous jouer la trignolette longtemps, pas !»

Sa technique d'interrogatoire s'était déjà révélée lamentable lors de l'entretien avec la veuve de la victime. Il persistait néanmoins dans cette répartition des rôles usée jusqu'à la corde.

De fait, celle qui avait suivi discrètement les allées et venues d'Ignace Reiss entre Finhaut et Lausanne sembla de prime abord effrayée par Potterat, qu'elle rencontrait pour la première fois. Il lui intima l'ordre de rester debout, tandis qu'il se laissait tomber lourdement sur la couchette. Les chaînes qui la fixaient au mur grincèrent, mais elles tinrent bon.

La détenue s'adressa immédiatement à moi en allemand, s'étonnant de voir débarquer deux inspecteurs alors que, par un dernier reste de son orgueil passé, elle avait la veille demandé à parler seule à seul avec le commandant de la police. Elle était manifestement déçue.

– Ah mais dis donc, c'est-y pas bientôt fini de barjaquer en schtaubirne ! Ici c'est le canton de Vaud, ousqu'on cause le français, pas !

L'entrée en matière de Potterat la fit sursauter. Il avait déposé son manteau détrempé sur une chaise et commençait à remonter ses manches de chemise. Elle obéit aussitôt, affirmant qu'elle était prête à collaborer à notre enquête dans la mesure de ses connaissances.

– Alors, dites-nous voir un peu, ma petite dame, comment que ça se fait qu'on a toujours pas trouvé moyen de mettre la main sur les ceusses qui sont venus foutre un tel schnabre par chez nous !

Son interlocutrice demeurait interdite, incapable de comprendre un traître mot à ses injonctions, elle qui venait de passer plusieurs années à apprendre la langue de Voltaire et de Maurice Thorez à Paris.

– Tu vas parler, espèce de tarte, pas ! Si tu continues à faire ta peignette, on va te laisser gadrouiller dans ton jus jusqu'à la fin des temps. Tu vas arrêter de nous faire chevrer, ou quoi ?

Les éructations de mon collègue ne se montrant pas plus efficaces que ses sommations, je décidai de tenter une diversion. Il fallait interroger cette femme sur un nouveau personnage, décrit sommairement par Max Dumoulin, et qui était apparu au moment où les assassins avaient forcé leur proie à monter dans la Chevrolet. Je me lançai :

– Avez-vous rencontré durant la journée de samedi un homme petit et trapu en compagnie de François Rossi ?

– Il y avait un bonhomme avec lui lorsque je l'ai retrouvé à la gare en fin d'après midi, répondit-elle après une brève hésitation, soulagée de pouvoir nous apprendre quelque chose. Un petit gros aux yeux méchants, avec une tête de bouledogue, qui attendait en maugréant que François finisse de me donner ses instructions. Il se plaignait qu'il allait rater son rendez-vous et semblait prêt à engueuler tout le monde.

– Connaissez-vous son nom ?

J'avais posé cette question sans y croire, sachant qu'elle n'avait d'yeux que pour le beau François et que celui-ci avait certainement évité de lui donner plus d'informations que nécessaire au sujet de ses complices.

– Je n'ai fait que l'entrevoir à ce moment-là. Plus tard, à Territet, où il fallait que je surveille la femme et l'enfant, je devais téléphoner à François à l'hôtel de la Paix si je remarquais quelque chose, mais il m'avait dit que je pouvais aussi appeler un certain Marcel Roux au Continental. Dimanche, comme je ne parvenais pas à atteindre le premier, j'ai téléphoné au Continental. On m'a passé une chambre. Quelqu'un a décroché et j'ai demandé «Est-ce toi ?» Il n'a pas répondu, mais avant qu'il raccroche, j'ai entendu une sorte de ronchonnement, quelque chose comme «Elle n'a pas fini de nous faire chier, cette patate !» À ces mots, j'ai tout de suite pensé à l'homme croisé à la gare…

– Marcel Roux… Nous allons vérifier, mais c'est très probablement un faux nom. Et avez-vous noté quelque chose de particulier à propos de son apparence, quelque chose qui nous aiderait à l'identifier ?

– Il portait des vêtements bon marché, sans élégance. Je n'ai à aucun moment pensé qu'il puisse jouer un rôle : ce devait être une relation d'affaires de François, rien de plus. Je me souviens juste avoir remarqué qu'il portait sa valise et allumait ses cigarettes de la main gauche, ce qui n'est pas si courant…

Les soupçons se précisaient. Le rapport d'autopsie indiquait très clairement que, selon l'emplacement des balles tirées dans la voiture, le meurtrier devait tenir son arme à gauche. Le prétendu Marcel Roux pouvait bien être l'exécuteur d'Ignace Reiss.

Puisque la détenue avait commencé à parler, Potterat s'était calmé et m'avait laissé faire. Les premiers jours, elle ne nous avait fourni que quelques rares informations, de quoi paraître de bonne composition tout en minimisant son implication dans un meurtre, ou encore sa participation à un réseau d'espionnage. Ce jour-là, dans sa cellule du Bois-Mermet, comme une digue qui cède, elle vida son sac, racontant tous les souvenirs qu'elle ressassait depuis son arrestation, donnant tous les noms qu'elle connaissait, avec une frénésie d'aveux qui fit que son récit allait devenir difficile à suivre.

(à suivre)

1) Précision utile mais tardive, l'auteur a indiqué dans la marge de son manuscrit que «caïon» est le terme régional qui désignait autrefois le cochon, *sus scrofa domesticus*. *(N. d. T.)*

2) Renata Steiner sera libérée sous caution en décembre 1937. À son procès, une quinzaine de mois plus tard, elle affirmera de manière insistante avoir complètement changé d'opinion au sujet du communisme et de l'URSS. *(N. d. T.)*